

100% féminin

Elles sont américaines, anglaises, françaises, kirghizes ou serbes. Elles vivent à Venise, Nouméa, au Vietnam ou à Poitiers. Ce sont des femmes au foyer, des employées de l'Insee, des championnes de saut en hauteur, des actrices malgré elles d'une horrible guerre civile ou des peintres qui gâchent leur vie par amour pour un homme. Toutes ont une histoire passionnante que nous vous invitons à découvrir. Prenez Évelyne Pisier. Elle naît dans une famille d'autant plus aisée qu'elle séjourne aux colonies, en Indochine. Surviennent les Japonais qui envahissent le territoire au prix de massacres qui ont marqué toute l'Asie. Toute jeune, Évelyne est internée dans un camp avec sa mère. Elles en sortent indemnes et reprennent leur vie de nanties. Au Sud Vietnam puis à Nouméa. Peu importe pourvu que l'autorité de l'homme blanc puisse s'affirmer sur les autochtones et sur leur épouse. Mais la mère d'Évelyne finit par comprendre qu'il existe une autre voie. Cela vaudra à Évelyne de connaître les joies de 1968, devenant la maîtresse de Fidel Castro, avant de multiplier les diplômes et d'entamer une brillantissime vie professionnelle.

Tatyana est rentrée dans l'histoire par sa capacité à franchir les barres. Pas évident quand ta famille a fui la Corée pour se réfugier en Sibérie. Surtout pendant la seconde guerre mondiale, quand ces populations étaient envoyées en première ligne. Mais Tatyana bénéficie trente années plus tard du système soviétique qui quadrille le pays pour briller sur les terrains sportifs. N'allez pas croire pour autant que le sport de haut niveau ne produise pas lui aussi ses morts.

Sommaire

Et soudain la liberté,
Évelyne Pisier et
Caroline Laurent, p2

Je suis Jeanne Hébuterne,
Olivia Elkaim, p3

Mille jours à Venise,
Marlena de Blasi, p4

Escalade vers l'enfer,
Jean-Pierre Ferret, p5

Deux mètres dix,
Jean Hatzfeld, p6

L'hiver des hommes,
Lionel Duroy, p7

Lettres à Stella,
Iona Grey, p8

Dans la chair des anges,
Cathy Bory, p9

La bibliothèque fonctionne désormais les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

Contacts :

Pierre-Julien Andrieux,
Sylvie Mercier,
Valérie Bougeant,
Axelle Bonzi,
Laurent Bisault,
Éric Ambiaud (SSP)
Marceline Bodier (DG)



Et soudain la liberté

Évelyne Pisier et Caroline Laurent, Les Escales

Dans la famille Pisier on connaît surtout Marie-France, la magnifique actrice disparue récemment. Alors raison de plus pour découvrir sa sœur aînée Évelyne et leur mère dans une biographie écrite à quatre mains. Évelyne n'ayant pas eu le temps de la terminer, son éditrice Caroline Laurent s'en est chargée. Elle a au passage agrémenté le récit d'éléments sur leur amitié. Est-ce pour se protéger, on ne le sait pas. Mais Évelyne Pisier a changé son état civil. Elle est Lucie et sa mère Mona, elles ne sont plus Pisier mais Desforêt. Son livre retrace toutefois leur véritable vie dans une histoire enthousiasmante que vous n'êtes pas prêts d'oublier. On s'attache follement à Mona et Lucie qui évoluent au cours du temps au point de devenir deux symboles de la libération des femmes. Pourtant rien ne les prédestinait à une telle existence. Mona avait épousé un haut fonctionnaire en poste en Indochine. Vieille France, pétainiste, admirateur de Charles Maurras, André Desforêt détestait les Juifs. L'invasion de la colonie par les Japonais constitua un premier et rude obstacle pour ces nantis de l'Annam. Mona se retrouve dans un camp avec Lucie face à une cruauté qui marqua toute l'Asie. Elles en sortent vivantes malgré un viol et repartent une fois libérées en métropole avant de revenir en Indochine. En 1950, les Viêt-Minh incendient le marché de Saïgon ce qui pousse la famille à désertier le pays. Ils migrent à Nouméa où le père de Mona est administrateur de la Banque d'Indochine. André échange ses Niakoués



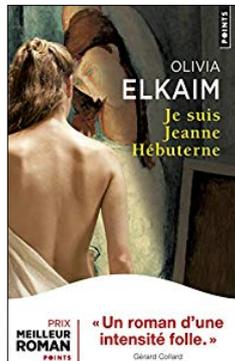
pour des Nègres mais il récupère son statut social. Mona continue à vivre sa vie de privilégiée, à aimer son mari et Lucie à étudier. La vision du monde de Mona va pourtant évoluer. D'abord parce qu'elle rencontre Marthe, la bibliothécaire qui va lui faire lire *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir. Ensuite parce qu'elle s'éprend d'un homme qui va devenir dans son récit l'Amant. Il dirige un centre équestre et initie Mona à l'équitation, ce qui l'autorise à porter le pantalon. La Nouvelle-Calédonie étant une petite île, l'infidélité de Mona devient rapidement publique. Pour se laver de cette honte, André fait pression sur Lucie par l'intermédiaire de son enseignante catholique. En l'absence de rémission, sa mère sera vouée à l'Enfer. Mona se rebiffe, arrache le divorce et part en France retrouver ses parents avec Lucie et son jeune fils. Elle cède pourtant à l'attrait d'André qu'elle épouse à nouveau à l'occasion d'un de ses voyages en métropole. Une immense satisfaction pour son mari qui compte ainsi laver son honneur en ramenant sa femme volage à Nouméa. L'espoir est vain puisque Mona divorce à nouveau et quitte définitivement la Nouvelle-Calédonie. Retour à Nice où Lucie poursuit ses études qui s'annoncent brillantes. C'est à partir de ce moment que la mère et la fille se rapprochent. Elles sont belles et multiplient les conquêtes. Elles militent toutes les deux au Planning familial. On vous recommande notamment la scène où des femmes s'initient à la pose du diaphragme. Lucie participe aux actions de l'Union des étudiants communistes tandis que Mona fait connaissance des

affaires du statut de salariée. En 1964, Lucie part en voyage militant à Cuba. Elle devient la maîtresse de Fidel Castro qu'elle aime sincèrement, mais refuse de rester dans l'île avec le Líder Máximo qui veut lui faire un enfant. On le croit sur parole, car Castro au faîte de sa gloire, multiplie les conquêtes. Lucie rentre en France, épouse Ber-

Je suis Jeanne Hébuterne

Olivia Elkaim, Stock

Vivre avec un artiste vous condamne-t-il nécessairement à la folie ? Dans le cas de Jeanne Hébuterne, la réponse est incontestablement positive. Il est vrai que Jeannette n'a pas choisi la facilité en tombant amoureuse d'Amedeo Modigliani à 18 ans. Pas seulement parce qu'on est mineure à 18 ans en 1916. Mais surtout parce que le grand, l'immense Modigliani ne vivait pas comme une personne ordinaire qu'il n'était pas. À 35 ans, il se savait probablement condamné par la tuberculose qui le rongait, et consommait tout ce qu'il pouvait pour profiter de la vie tant qu'il en était encore temps. Alcool dès le réveil, drogues, maîtresses en tout genre, prostituées. Il n'avait pas d'argent car pas encore reconnu pour sa peinture ? Ça ne l'empêchait pas de flamber à La Rotonde avec celui des autres. De toute façon, Jeanne n'a pas eu le choix. Elle tombe amoureuse d'un seul coup d'Amedeo qu'elle rencontre dans l'escalier étroit de l'académie Colarossi. Avec lui elle fréquente Chaïm Soutine et Moïse Kisling, tous Juifs comme Modigliani pour ne rien arranger. Elle dont le père tient une



nard Kouchner et décroche un doctorat puis une agrégation en droit. Mona qui avait eu pour ambition de devenir médecin, mais qui n'avait pas été autorisée à faire des études, s'estime vengée. L'accès à la contraception est acquis, et la loi Veil sur l'avortement est imminente. La liberté se précise.

mercerie-bonneterie et dont la mère passe son temps à briquer son appartement. Car dans ce milieu catholique, le rôle d'une femme n'est-il pas de servir son mari en faisant des enfants ? Mais Jeanne refuse ces règles. N'en déplaît à son frère qui combat dans les tranchées et la voyait devenir nonne pour se protéger de « la chose ». « La chose », Modigliani la lui fait découvrir et arrive ce qui devait arriver. Jeanne se retrouve enceinte, autrement dit fille-mère. Surprise, sa mère ne la répudie pas. Elle part même avec le couple à Nice devant la menace de la grippe espagnole. Elle est là le jour de son accouchement. Elle l'aide à élever sa fille, la petite Jeanne, dont sa mère ne sait trop quoi faire. Le retour à Paris lui sera fatal. La guerre est finie, et son frère André en revient indemne. On devrait s'en réjouir mais il ne pardonne pas la faute de Jeanne. 1920. Modigliani se meurt emporté par la maladie. Soutine, Cendrars, Picasso, Kisling, Vlaminck l'accompagnent au cimetière du Père-Lachaise. Jeanne attend un deuxième enfant. Elle a été rejetée par sa famille. Ainsi en décide André qui souhaite l'envoyer chez les Petites Sœurs de Marie.

Mille jours à Venise

Marlena de Blasi, Gallimard

Ah l'amour... Ça vous tombe dessus n'importe où. Pour Marlena c'est à Venise, un lieu qui s'y prête. Cette Américaine, qui a passé les cinquante ans, est en villégiature dans la Sérénissime avec des amis quand elle croise Fernando. Il a le même âge et des yeux myrtille. Dix-huit jours plus tard, « *son bel étranger* » la rejoint chez elle à Saint-Louis (Missouri). Après son premier bain, Fernando apparaît devant Marlena avec une robe de chambre en lainage vert foncé et des chaussettes couleur bordeaux tirées jusqu'aux genoux. Et elle décide de l'épouser. Comme quoi des goûts et des couleurs... Faut-il qu'elle soit amoureuse pour quitter son pays, ses enfants, ses amis et surtout sa maison qu'elle a amoureusement aménagée jusqu'à faire mettre sept couches de peinture dans son salon pour obtenir la teinte idéale. Mais peu importe les tracasseries administratives que lui fait subir la consule d'Italie à Saint-Louis, qui lui explique qu'elle a préféré épouser un Américain. Car les Américains sont moins *furbi*, rusés, que les Italiens. Marlena finit par retrouver Fernando à l'aéroport de Milan, munie de ses valises. Direction Venise et plus précisément le Lido, cette bande de terre située entre la lagune et l'Adriatique. Le choc est rude quand elle pénètre dans l'appartement de Fernando, si petit, si sombre, et encombré par les car-

Marlena de Blasi
Mille jours à Venise



tons envoyés des États-Unis. Mais Marlena n'est pas femme à se laisser décourager. Elle prend rapidement l'habitude de se rendre le matin dans la petite *pasticceria* située en bas de chez elle pour y acheter des croissants fourrés à l'abricot, avant de prendre son *cappuccino* dans un bar, puis d'acheter des biscuits au vin blanc à la boulangerie. Avec la nourriture italienne, Marlena revit. Elle qui tenait un restaurant à Saint-Louis et qui exerçait aussi le métier de critique gastronomique. Elle s'épanouit au marché du Rialto. Pas en achetant des babioles pour touristes. En fréquentant les *macellerie*, les boucheries, la *pescheria*, la halle aux poissons ou la *drogheria* Mascari qui fait commerce des épices. Mais sa préférée est la marchande d'œufs, qui arrive de sa ferme en portant un sac de toile contenant cinq ou six poules. Elle leur parle en dialecte vénitien : « *Dai, Dai me putei, faseme dei bei vovi !* ». « Allez, allez, mes bébés, faites-moi de beaux œufs ! ». Marlena se fait adouber par le gérant d'une *osteria* au point de lui faire découvrir la cuisine américaine. Malgré les locaux baignant dans la crasse et la graisse, elle lui fait déguster ainsi qu'à ses amis commerçants du caviar du Mississippi, du ragoût d'huitres et des crabes mous. Les convives s'en lèchent les doigts de plaisir. « *Ma l'ha fatto l'Americana ? Davvero ?* ». « C'est vraiment l'Américaine qui a fait ça ? ». Si après cela vous n'aimez pas Venise...

Escalade vers l'enfer

Jean-Pierre Ferret, La Geste

Marion est une belle jeune femme, dynamique, sportive, appréciée des gens qui l'entourent. Mais elle a un défaut : elle travaille à l'Insee, au service études de la direction régionale de Poitiers. Drôle d'idée. Marion a trois copines, Chloé, Laura et Céline avec qui elle prend chaque année une semaine de vacances pour pratiquer l'escalade. Marion est la plus belle, même si Laura avec sa chevelure blonde est celle qui plaît le plus aux hommes. Plus petite, un peu ronde, Céline ne passe pas inaperçue non plus grâce à sa démarche chaloupée. Chloé est la sérieuse de la bande, la seule à vivre une relation durable. En théorie, aucune des quatre ne louperait leur séjour en commun. Sauf que leurs dernières vacances se sont terminées dans le drame. La sortie en montagne aurait assurément dû être reportée car l'orage se faisait menaçant. Mais devant l'insistance de quelques-unes des filles, Sabine l'accompagnatrice avait cédé. Mal lui en prit parce qu'elle dévissa, ce qui poussa Marion à couper la corde au bout de laquelle Sabine déjà morte était suspendue dans le vide. Une décision horrible mais qui permit de sauver la vie des quatre jeunes femmes. Pour ne pas vivre avec le souvenir de la tragédie, Marion propose aux trois autres d'opter cette année pour les gorges du

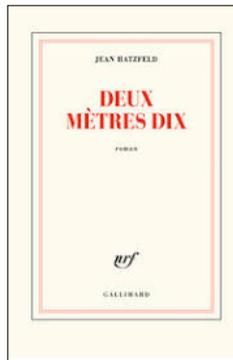


Verdon. La proposition est quasiment acceptée quand Marion apprend par Laura la mort de Chloé, renversée par une voiture près de son domicile à Meudon. Arrive ensuite le décès de Laura, apparemment assommée par sa planche de surf puis noyée à Biscarosse. Et de deux. Céline et Marion vont elles aussi disparaître. Nous aurons cependant eu le temps de mieux les découvrir. De cerner leur psychologie, de découvrir leurs rapports avec leurs copains. De nous interroger sur l'attirance mal vécue de Marion pour les anciens compagnons de ses amies disparues. Jean-Pierre Ferret nous livre un polar qui lui ressemble beaucoup : sympathique, sans prétention et plaisant à lire. Il tire une grande partie de l'histoire de sa vie puisqu'il travaille à la direction régionale de Poitiers. Son roman se déroule dans cette ville mais aussi dans le Lot-et-Garonne où il est né. Nul ne doute que le besoin de courir de Marion lui doive beaucoup, lui qui a si longtemps pratiqué la course à pied. Au point d'y consacrer un de ses précédents romans : *La Québécoise et le marathonien*. Nul ne peut non plus ignorer que les parcours d'entraînement préférés de Marion ont aussi été les siens. Et ne croyez pas que les disparitions annoncées sur la quatrième de couverture signifient pour autant que l'histoire de ces quatre jeunes femmes soit déjà écrite.

Deux mètres dix

Jean Hatzfeld, Gallimard

Dans un autre temps, Jean Hatzfeld était journaliste à *Libé*, d'abord journaliste sportif puis reporter de guerre. Il s'en est nourri pour écrire des romans qui rassemblent souvent ces deux domaines. Cela donna d'abord *Robert Mitchum ne revient pas* où deux athlètes de l'équipe de tir yougoslave mettent à profit leur savoir dans les combats de Sarajevo. Ce fut aussi *Où en est la nuit*, qui nous emmène à la découverte d'une légende éthiopienne du marathon obligé de devenir soldat. Il réitère avec *Deux mètres dix* en dressant les portraits de quatre champions embringués dans une guerre moins cruelle, la guerre froide qui provoque les boycotts des Jeux olympiques de Moscou en 1980 et de Los Angeles en 1984. Des portraits pleins d'humanité d'êtres déçus sportivement mais aussi dans leur corps, usés par l'entraînement et le dopage. Des anciens adversaires déclassés socialement parce qu'ils ne ramènent plus de médailles. Tatyana Alymkul, Izvitkaya de son nom russe, et Sue Baxter sont les deux principales protagonistes du roman. Tatyana est une sauteuse en hauteur kirghize qui va triompher aux Jeux de Moscou. Sue vient d'Arizona et fera de même à Los Angeles. Faute de s'affronter aux Jeux, elles le font aux championnats du monde d'Helsinki en 1983 dans un concours qui les amène aux portes du record du monde : deux mètres dix. Elles se retrouvent trente ans plus tard au Kirghizistan quand Sue répond favorablement à l'invitation de Tatyana. Sue est atteinte d'un mal

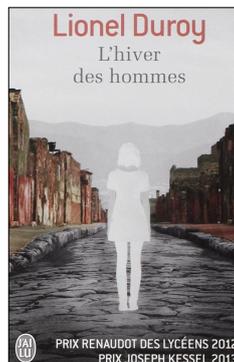


chronique, probablement un cancer car tous les athlètes de cette génération se sont ou ont été dopés. Tatyana s'en est mieux sortie, même si ses pilules lui ont un jour fait découvrir une fufoune foisonnante. Elle a aussi dû résister au régime soviétique qui avait déjà déporté ses parents en Asie centrale en tant que Koryo-Saram. C'est-à-dire comme des Coréens réfugiés en Sibérie pour échapper à l'invasion japonaise, puis pris en main par le petit père des peuples. À peine arrivés au Kirghizistan, ils furent envoyés en Ukraine pour retarder l'avancée de l'armée allemande. Tatyana est une miraculée du sport soviétique qui refusa longtemps de convertir ses sauteurs au Fosbury-flop, la technique de saut que l'Américain Dick Fosbury fit triompher aux Jeux de Mexico. Aux Jeux de Moscou, Tatyana fait la rencontre d'un autre Kirghize, l'haltérophile Chabdan Orozbekov. Une force de la nature qui ridiculise ses concurrents. Une idole dans ses montagnes mais aussi un nationaliste qui n'admit jamais la colonisation russe de son pays et qui profita de sa médaille pour arborer un drapeau kirghize. Le KGB qui ne le quittait pas envoya Chabdan dans un goulag où sa force fait des miracles pour abattre des arbres mais ne lui évite pas les balles de ses gardiens. Randy Wayne, qui lui succède au palmarès à Los Angeles, fait le voyage de Bichkek pour lui rendre hommage. Le Kirghizistan est désormais indépendant et la vénération de Chabdan n'a pas diminué. Randy qui a passé sa vie à « *casser du rouge en compétition* », a compris le bonheur qu'il aurait eu à rencontrer le roi des haltérophiles.

L'hiver des hommes

Lionel Duroy, Julliard

Pourquoi Ana Mladić la fille de Ratko Mladić «le boucher des Balkans» est-elle morte? C'est pour répondre à cette question que Lionel Duroy, ancien de *Libé* lui aussi, part enquêter en 2010 dans ce qui fut un jour la Yougoslavie. Avant de nous donner à la fin du livre sa réponse, Lionel Duroy parcourt une grande partie de la république Serbe de Bosnie. Une entité issue de l'éclatement de la Bosnie-Herzovine à l'issue de la pire des guerres européennes depuis la seconde guerre mondiale. Radovan Karadžić en fut son premier président et Ratko Mladić son bras armé, ce qui les mena devant le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie. En 2010 soit quinze années après la fin de la guerre, Mladić est toujours en cavale et ne sera arrêté qu'un an plus tard. La personnalité de Mladić, accusé entre autres du massacre de Srebrenica, qui coûta la vie à 8000 Musulmans capturés, amène Duroy à comparer Ana Mladić aux enfants de Hanz Frank «le bourreau de la Pologne» et de Heinrich Himmler. Niklas Frank rejeta son père alors que Gudrun Himmler chercha à réhabiliter le sien. Ana Mladić qui était proche de son géniteur avait-elle compris qu'il n'était pas le défenseur de la nation Serbe, mais aussi un criminel avéré? Dans ce cas, le suicide est sérieusement envisageable. Mais l'immense majorité des Serbes de Bosnie rejettent cette thèse qui serait celle de leurs ennemis. Elle ne peut avoir rejeté son père et a donc été assassinée. La manière dont Ana

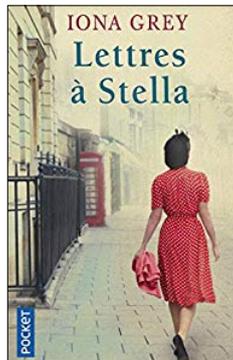


Mladić est partie n'a que peu d'importance. Elle illustre surtout l'impossibilité pour les Serbes de Bosnie de reconnaître ce qui s'est passé pendant la guerre. Et en conséquence d'envisager une reconstruction d'une vie entre les multiples communautés qui vécurent ensemble dans cette région. Le débat sur l'origine du bombardement du marché de Sarajevo l'illustre bien. Pour les Musulmans, il est le fait des Serbes, les seuls à disposer de l'artillerie. Alors que les Serbes continuent à affirmer que les Musulmans tués l'ont été par leurs propres troupes pour les discréditer. L'histoire a plutôt tranché pour la première thèse, mais ce qui est certain est que l'épuration ethnique qui en découla ruina pour longtemps toute possibilité de réconciliation autour de cette ville qui fut longtemps celle des quatre religions : musulmane, orthodoxe, catholique et juive. Les Serbes quittèrent Sarajevo pour s'installer sur ses hauteurs à Pale. C'est dans ce gros bourg que Duroy les rencontre. Ils ne se remettent pas de la guerre s'estimant trahis par la terre entière. Par la communauté internationale qui bombardait Belgrade. Par la Cour pénale internationale qui traque leurs héros. Et même par le gouvernement de la Serbie, prêt à les lâcher pour entrer dans l'Europe. Ils vivent entre eux dans une misère noire puisqu'ils ont perdu leurs anciens marchés yougoslaves, et qu'ils n'ont plus d'argent pour faire vivre leur économie. Pendant ce temps, la vie a repris à Sarajevo. Et on ne sait toujours pas de façon certaine pourquoi Ana Mladić est morte.

Lettres à Stella

Iona Grey, Les Escales

Stella c'est Stella Holland, une jeune femme qui va se marier en 1942 à Londres dans une ville en guerre. Les lettres sont celles qu'elle échange avec Dan, bel aviateur américain, qui a traversé l'Atlantique pour piloter sa forte-ressse volante entre l'Angleterre et l'Allemagne. Cette correspondance nous est dévoilée par Jess, une jeune anglaise qui met par hasard la main dessus en 2011, quand elle pénètre par effraction dans une maison abandonnée afin d'échapper à celui qui la poursuit. Petit à petit, Jess découvre la folle histoire d'amour qui unit Stella et Dan. Ces deux-là n'étaient pourtant pas destinés à se rencontrer car en 1942, Stella épouse le révérend Charles Thorne. Pas vraiment par amour, mais plutôt par opportunité puisque l'union permet à Stella d'acquérir un statut social. Un vrai progrès pour elle qui a grandi dans un orphelinat. Mauvaise idée. S'il parle au ciel, le révérend Thorne dédaigne le septième. Au moins avec les femmes. Leur nuit de noce est un naufrage et les suivantes pas meilleures. Stella s'en contente et n'en dit rien à son amie Nancy qui serait pourtant à même de lui expliquer qu'elle n'y est pour rien. La vie de Stella se limite à celle d'une femme au foyer qui tente de faire vivre

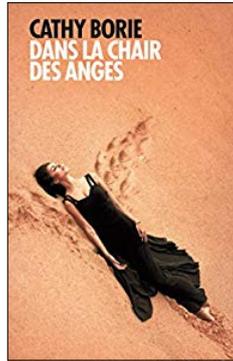


le sien en cette période de disette alimentaire. Un soir Stella accepte pourtant de suivre Nancy dans une de ses sorties nocturnes. Les rencontres sont faciles avec les soldats américains qui sont d'autant plus entreprenants qu'ils ne savent pas de quoi demain sera fait. Stella dédaigne pourtant les étreintes hâtives et repousse son chevalier servant d'un soir. La perte de sa montre dans sa fuite lui vaut de découvrir Dan. Et là l'histoire est tout autre. C'est un amour fou, sincère, torride qui lui vaut d'apprécier tout ce que Charles Thorne a refusé de lui montrer. Le départ de son mari qui s'engage dans l'armée multiplie les rendez-vous des amants entre deux vols au-dessus de l'Allemagne. Pour eux aucun doute : leur avenir passe par une séparation d'avec Thorne. Mais peut-on quitter aussi facilement son mari ? La réponse est nécessairement négative, surtout en cette période. C'est ce que Jess découvre peu à peu dans la correspondance de Stella et de Dan. Elle fait tout pour aller plus loin dans cette histoire en enquêtant avec Will Holt, celui qui l'a aidée après l'avoir découverte dans la maison où elle s'était réfugiée. On ne le regrette pas tant l'histoire de Stella et de Dan est émouvante. Elle n'est d'ailleurs pas complètement terminée en cette année 2011. Le point final étant amené en tout fin du roman avec l'aide de Jess et de Will.

Dans la chair des anges

Cathy Borie, Carnets Nord

Un roman publié un peu tard dans cette rentrée littéraire 2018, et qui est pour moi un coup de cœur... d'une auteure de la région Occitanie, qui partage son temps entre le Lot et la Corse, et qui, avec *Dans la chair des anges*, a réinventé rien moins que le Stefan Zweig de *La confusion des sentiments*. Pourquoi ? Eh bien tout d'abord, je ne fais pas la comparaison sur le thème, et d'ailleurs, sur le thème, je m'arrête là : *Dans la chair des anges* est un roman dont on ne peut que très peu parler de l'intrigue sous peine de gâcher le plaisir du lecteur. Je ne fais pas non plus de comparaison sur le style, même si Cathy Borie écrit d'une manière tout aussi captivante que le Maître viennois. En revanche, je fais la comparaison sur la structure : un court roman, qui reste pourtant avec nous longtemps après l'avoir lu car l'auteur(e) met chaque mot à profit pour nous faire entrer toujours un peu plus au cœur des drames intimes de ses personnages. Un (futur) classique, disons-le. J'ai dit «Stefan Zweig», mais j'ai aussi dit «réinventé». *La confusion*



des sentiments est entièrement psychologie ; *Dans la chair des anges* est plus complexe : on ne sait pas si on doit souligner en priorité la profondeur des personnages ou la prouesse dans la construction. D'ordinaire, c'est soit l'un, soit l'autre... alors que là, l'auteure s'est immergée dans la psychologie de ses personnages, tout en développant une construction étonnante que j'ai d'ailleurs le sentiment de découvrir pour la première fois : on lit en ayant l'impression de comprendre, du moins de suivre ; puis on comprend le fin mot de l'affaire et on se dit qu'en fait, on n'avait rien compris ; et pourtant, en réfléchissant un peu plus, on se dit qu'on aurait dû comprendre, qu'on s'était laissé embarquer et aveugler alors qu'on avait tout sous les yeux. Le tout, alors que le roman n'est en rien un polar et qu'on ne ressent pas non plus l'urgence du suspense (sauf rétrospectivement) : c'est un peu comme s'il y avait une lecture tranquille sur le moment, et une deuxième lecture après coup, en son for intérieur, qui donne une dimension de plus à l'histoire. Une découverte vraiment saisissante... que je recommande à tous les inconsolables de Stefan Zweig.